

LES FEMMES BIBLIQUES DANS LES *LETTRES* DE SAINTE CLAIRE D'ASSISE A SAINTE AGNES DE PRAGUE¹

I-Rachel

Par le P. Luca FUSO, ofm.
Dans *Forma Sororum* 4/2011, pp.218-226

(Traduction Sr Aimée du Christ Jésus (Monastère de Nantes – France)

Le grand désir qu'avait sainte Claire de se nourrir de la Parole de Dieu, accueillie principalement à travers la liturgie, qui rythmait quotidiennement la vie des sœurs pauvres de Saint Damien est bien connu. A ce propos, le témoignage de Sœur Agnès de , selon laquelle "madame Claire prenait plaisir à écouter la parole de Dieu" (*Pr X,8*). Un autre épisode éloquent dans la vie de sainte Claire en relation avec son amour de la Parole fut son attitude décisive face aux normes édictées par Grégoire IX dans la bulle *Quo elongati* de 1230 (cf. *LegCl 37*). Dans ce document, première interprétation autorisée de la *Règle bullée* par un pape –, on y répète l'interdit fait aux frères mineurs d'entrer dans des monastères de moniales, à l'exception de ceux munis d'une autorisation spéciale délivrée par le Siège Apostolique: un tel interdit aurait raisonnablement causé des difficultés importantes aux frères qui prêchaient chez les clarisses. Face à cela, sainte Claire met en œuvre une véritable "grève de la faim" au point de renvoyer les frères quêteur chez leur ministre: si elles ne peuvent pas recevoir le pain spirituel de la Parole, le pain matériel ne servirait à rien. L'ayant su, le papa révoqua immédiatement ces dispositions pour les monastères de l'Ordre de Saint Damien. Ces brèves considérations préliminaires sur le rapport entre la mystique assisiote et la Parole de Dieu donnent la raison à la présence des nombreuses citations et réminiscences bibliques et patristiques présentes dans les *Lettres*.

"Aucune interprétation ne peut épuiser à elle seule les différents sens d'un texte. C'est pourquoi, dans la mesure où diverses interprétations mettent en relief des aspect différents du sens textuel, la diversité des interprétations devrait être accueillie avec bienveillance: elles contribuent toutes à la compréhension. Plus quelqu'un connaît un grand nombre d'interprétations, plus sa compréhension du texte sera claire"².

"de garder mémoire de ton propos, comme une autre Rachel (cf. *Gn 29,16*), regardant toujours ton commencement. Ce que tu tiens, tiens-le, ce que tu fais, fais-le et ne le lâche pas (cf. *Ct 3,4*), mais d'une course rapide, d'un pas léger, sans entraves aux pieds (cf. *Ps 90,12*), pour que tes pas ne ramassent même pas la poussière, sûre, joyeuse et alerte, marche prudemment sur le chemin de la béatitude, ne croyant rien, ne consentant à rien qui voudrait te ramener de ce propos qui poserait sur ta route un scandale (cf. *Rm 14,13*) pour que tu n'accomplisses pas tes vœux au Très-Haut (Cf. *Ps 49,14*) dans cette perfection où l'Esprit du Seigneur t'a appelée" (*2LAg 11-14*).

"Ils quittèrent Béthel. Il y avait encore une certaine distance avant d'arriver à Ephrata quand Rachel enfanta; et ses couches furent pénibles. Or, comme elle accouchait difficilement, la sage-femme lui dit: "Ne crains pas, car tu as un fils de plus". Dans son dernier souffle, au moment de mourir, elle l'appela Ben-Oni – c'est-à-dire Fils-du-deuil – mais sans père l'appela Benjamin – c'est-à-dire Fils-de-la-droite. Rachel mourut et fut enterrée sur la route d'Ephrata, c'est-à-dire de Bethléem. Jacob érigea une stèle sur sa tombe: c'est la stèle de la tombe de Rachel, aujourd'hui encore" (*Gn 35,16-20*).

La première figure biblique sur laquelle nous voulons réfléchir est celle de Rachel, présente dans la *Deuxième Lettre* à Agnès qui, au niveau du genre littéraire, se rapproche beaucoup d'une exhortation à la persévérance. Ce n'est pas par hasard, dans cet écrit clarien, qu'Agnès est invitée à imiter l'exemple de la matriarche Rachel qui, regardant toujours le commencement (*principium*), ne permet à aucun obstacle de stopper sa course vers la béatitude. Il est désormais attesté que dans la littérature médiévale, Rachel symbolise la vie contemplative, alors que Léa représente la vie active.

¹ Ces réflexions sont nées dans le contexte du trduum de sainte Claire prêché dans quelques monastères de la Fédération d'Ombrie: il ne s'agit donc pas d'une étude systématique de ce thème, mais elles se veulent volontairement proches du langage parlé. Pour un approfondissement scientifique, nous renvoyons à l'article du Père R.J. ARMSTRONG ofmcap., "*Punti di partenza*": *Immagini di donne nelle lettere di Chiara d'Assisi ad Agnese di Praga*, in *Forma Sororum* XXXIV (1997), pp. 82-105; pp. 209-224.

² E.D. HIRSC, *Teoria dell'interpretazione critica e letteraria*, original anglais 1967, Mulino, Bologna 1973, pp. 135-136.

Ce regard sur Rachel a des origines patristiques. Jérôme est le premier qui lie le *regarder le commencement* à regarder Dieu, jouant sur l'étymologie des noms ("Rachel", selon son interprétation, signifierait "celle qui regarde le commencement" ou bien "le commencement contemplé"). Grégoire le Grand met en parallèle Léa et Rachel, comme Marthe et Marie, identifie le commencement avec Dieu et souligne combien il est nécessaire de s'engager dans le *travail* (Léa) avant de voir le *Commencement* (Rachel)³. Rachel est donc la figure de la vie contemplative: celle que Jacob a attendu jusqu'à l'accomplissement du temps: 7 années de travail gratuit – ou plutôt 14 (cf. *Gn* 29,15-30) – qui passèrent rapidement, pour l'amour que le patriarche nourrissait pour la très belle fille de Laban (il y a un lien entre la beauté et le sacrifice, entre ces deux dimensions que nous avons instinctivement tendance à séparer, cherchant à cueillir l'une et laissant tomber l'autre). Cela nous dit quelque chose de la vie contemplative! Il y a un apprentissage patient du "demeurer", dans une attente qui est certaine d'obtenir ce qu'elle espère.

La duperie de Laban, racontée avec une grande ironie, nous révèle un autre aspect. Comme dans la vie matrimoniale, le jour précédent le mariage, il te semble épouser Rachel ("Rachel était belle à voir et à regarder: *Gn* 29,17b) et le jour d'après, tu t'aperçois que tu as épousé Léa ("avait les yeux faibles": *Gn* 29,17a), il en est ainsi dans la vie consacrée. Javob découvrira que pour aimer Rachel, il doit aimer Léa. En d'autres termes, pour aimer la Rachel qu'il y a dans notre vie religieuse, nous apprenons à aimer la Léa qu'il y a dans notre vie religieuse. Et nous découvrirons que Léa est plus féconde que Rachel, c'est-à-dire que dans la partie la moins belle de nous il y a la vie, que c'est justement la partie que Dieu aime le plus. Jésus n'a-t-il pas dit: "La pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs est devenue la pierre d'angle" (*Mt* 12,10)? Même la très belle sainte Claire découvrira être infiniment aimée de Dieu lorsqu'elle sera laissée seule (c'est-à-dire non aimée) par les sœurs, la nuit de Noël 1252.

Nous sommes en train de célébrer le 800^e anniversaire de la consécration de sainte Claire et nous sentons avoir besoin de signes d'espérance. Même les communautés clarisses, dans les différentes parties du monde, souffrent, surtout dans le monde occidental, de la crise des vocations qui se propage dans toute l'Église. Comment alors ne pas faire notre la prière que Rachel fait à Jacob: "Donne-moi des fils ou je meurs!" (*Gn* 30,1). Quelle belle prière vocationnelle! Jacob s'irrita beaucoup en disant: "Suis-je, moi, à la place de Dieu?" (*Gn* 30,2). Identifions-nous à Rachel-Claire et demandons à Jacob-Jésus de nous donner beaucoup de sœurs, pour vivre en sainte unité et en très haute pauvreté cet inépuisable charisme que nous a donné le Seigneur.

Sainte Claire recommande à Agnès de ne pas se laisser freiner par aucun obstacle sur le chemin du Seigneur, d'être disposée à ne céder à aucun prix à aucune flatterie mais au contraire d'achever son commencement. Peut-être est-ce une des raisons de la présence de Rachel dans la *Lettre*. De fait, Rachel sera disposée à donner sa vie pour mettre au monde son fils Benjamin, et est la préfiguration du Christ qui donne sa vie sur la croix pour nous⁴. Les quelques versets de *Gn* 35 sont construits de façon particulière car dans un passage très court, il y a une très grande concentration de mots relatifs à la vie et de mots relatifs à la mort.

Au début, on dit: "quand Rachel *enfanta*; et ses *couches* furent pénibles. Or, comme elle *accouchait* difficilement, la sage-femme (celle qui aide à *accoucher*) [...]" (*Gn* 35,16b-17a). Il y a la répétition du terme *accoucher*. Les deux premiers versets sont donc centrés sur la vie, sur la vie qui naît. On parle d'une vie extrêmement forte renfermée dans un petit corps extrêmement fragile, porteur d'une volonté énorme de vivre. Le texte commence par le triomphe de la vie, mais tout de suite après, il y a le triomphe de la mort, la mort qui semble prendre l'avantage. Vie et mort sont les deux éléments massivement présents entre cette vie qui se présente puissante et la mort qui prend l'avantage sur la mère.

Au milieu, il y a la mention du fils, qui en hébreu se dit *ben*. Nous avons donc l'accouchement, les mots de la sage-femme qui dit: "Ne crains pas car tu as un *ben* de plus". Le texte (v.18) dit alors que Rachel l'appella *Ben-Oni*, au lieu de *Benjamin*. Par trois fois le mot *ben* est répété, mot qui signifie fils et qui fait la transition avec l'apparition de la vie et l'apparente victoire de la mort. C'est à travers l'accouchement que la mort prend l'avantage sur la vie chez la mère, c'est à travers le fils qui naît que la vie prend l'avantage sur la mort; ce fils qui vit prolonge la vie de Rachel même après la mort. La mort qui semble avoir terminé la vie de Rachel est à son tour vaincue par la vie du fils qui est porteur de la vie de sa mère. Le fils fait une médiation, que ce soit de façon structurelle – dans la construction du texte – comme dans la réalité.

³ Pour un approfondissement, nous renvoyons à l'article du regretté L. PADOVESE, *Reminiscenze patristiche nelle lettere di Chiara d'Assisi ad Agnese di Boemia in Clara claris praeclara. L'esperienza cristiana e la memoria di Chiara d'Assisi in occasione del 750° anniversario della morte. Atti del Convegno Internazionale, Assisi 20-22 novembre 2003*, S. Maria degli Angeli 2004 (= *Convivium Assisiense* 6/1 [2004]), pp. 233-255. En particulier pp. 249-251.

⁴ Concernant l'exégèse de cette partie biblique, je fais entièrement référence aux cours de Bruna Costacurta, professeur à l'Université Grégorienne de Rome.

Cette vie qui continue avec lui semble cependant exclure Rachel: il semble que le fait que le fils vive ne donne pas, en réalité, la possibilité pour la mère de continuer à vivre et cela parce que le nom que la mère lui donne est changé par le père, Jacob. Qu'est-ce que cela signifie?

Le problème du nom

Il y a toujours une dimension de mort dans un accouchement, non seulement parce qu'il y a le risque de mourir, mais parce que le fils qui naît implique une séparation de la mère et donc, dans une certaine mesure, un renoncement. Avec la naissance de l'enfant, la mère doit renoncer à avoir un enfant uniquement pour elle. Le fait que l'enfant est à l'intérieur d'elle, vit en elle, dépend totalement d'elle, est vie à l'intérieur de sa vie, finit avec l'accouchement. Pour un plus bien sûr, parce que l'enfant est vivant d'une vie personnelle, totale, séparée, parce qu'il se sent autonome, parce qu'on peut le voir, parce qu'on peut entrer en dialogue avec lui, mais c'est un plus qui passe par un renoncement, et c'est le renoncement d'avoir un fils tout pour soi. Dans l'accouchement, la mère, d'une certaine façon, et pas seulement physique, mais aussi symboliquement, laisse aller son propre fils, lui accorde l'autonomie, l'accepte comme une personne différente d'elle-même et donc doit le respecter dans sa différence.

Il y a le renoncement: on ne peut pas donner la vie en voulant continuer à la garder et accoucher, c'est donner la vie en la laissant aller. Pour Rachel, c'est radical, elle ne doit pas seulement renoncer à la possession de son fils, mais aussi renoncer à sa propre vie. Ce renoncement déjà si définitif est radicalisé dans le fait que le nom de l'enfant est changé. Non seulement Rachel renonce à son fils, non seulement Rachel perd la vie, mais elle doit renoncer même au fait que son propre souvenir puisse faire partie de la réalité de son fils.

Tout cela parce que le nom que la mère donne à son fils est *Ben-Onim*: *ben* = fils, alors que *onim* vient d'un mot hébreu qui signifie douleur, souffrance, disgrâce, deuil; ce mot est donc lié avec la tragédie de la mort. Quand on veut associer le mot *'awen* avec l'adjectif possessif à la première personne, c'est-à-dire "mon", "mon" *'awen* se transforme en *oni*: le "i" final est signe de l'adjectif possessif qui, lorsqu'on l'ajoute à un mot peut lui changer la prononciation. Le mot disgrâce, souffrance, se dit *'âwen*, mais lorsqu'on dit "ma disgrâce", "ma souffrance", il devient *oni*. Lorsque Rachel appelle le bébé *ben-oni*, elle l'appelle *fils de ma douleur*.

Nous savons cependant que le nom que porte l'enfant conditionne son destin, et donc que l'enfant qui porte ce nom signale une vie marquée par la tragédie de la mort de la mère, tragédie provoquée par lui-même. Jacob s'oppose alors et dit non: il s'appellera *Benjamin*. *Yamin* signifie *droite*, il s'appellera donc *fils de la droite*, et la droite est avant tout géographiquement le sud. Nous, au moins en Europe, nous établissons les points cardinaux en regardant au nord; nous avons donc l'est à droite, l'ouest à gauche et le sud derrière. En Israël, on établit les points cardinaux en regardant à l'est. De cette façon on a le sud à droite, le nord à gauche et l'ouest derrière. Donc, lorsqu'on leur dit à droite, il disent géographiquement le sud.

"Fils de la droite" voudrait dire *fils du sud*. En outre, la droite est la partie chanceuse du corps, et la gauche la partie malchanceuse. Le mot *yamin* ne veut pas seulement dire sud, mais aussi force, richesse, chance. Que fait donc Jacob? Cet enfant, que la maman appelle *fils de ma mort*, devient *fils de la force, de la richesse, de la fortune*. Jacob intervient pour soustraire son fils d'un destin funeste, pour lui enlever le signe de la mort de la mère et lui offrir un destin chanceux, riche et heureux.

Un beau geste vis-à-vis du fils, mais une intervention terrible vis-à-vis de Rachel, car il élimine le souvenir de la sa mort par la vie du fils. Pour donner à son fils un nom de bonheur, Jacob, en quelque sorte, fait mourir Rachel une deuxième fois car, non seulement Rachel est morte, mais il lui enlève désormais la possibilité de continuer à vivre dans son fils en rappelant, à travers son nom, qu'elle est morte pour lui donner la vie. Si le fils est la chair de ses parents, celui qui leur rappelle dans sa propre chair, dans sa propre vie, dans son propre nom, alors ce que fait Jacob, c'est enlever le souvenir de Rachel à la vie du fils, pour faire mieux vivre le fils.

Il y a ici une expropriation radicale pour Rachel qui, privée de la possibilité de survivre à la mort à travers la mémoire de son don de vie, signifié dans le nom de l'enfant. Dans ce sens, même le geste amoureux de Jacob qui érige une stèle sur la tombe de Rachel pourrait se charger d'une signification grave (cf. Absalon: 2S 18,18). La stèle rappelle le nom de celui qui n'a plus personne; avec cette interprétation, la stèle construite pour Rachel peut prendre une connotation tragique. Cela semble vouloir dire que Rachel n'a plus personne pour se souvenir d'elle. C'est la chair vivante du fils qui doit rappeler le nom de la mère, et au contraire, pour Rachel, l'unique chose qui la rappellera est la pierre froide d'une stèle. Tout est marqué par une fin.

Négativité seulement apparente

Le texte joue sur les mots. Au-delà des intentions de l'auteur, que nous ne pouvons pas connaître, il y a un jeu sur les mots que peu identifient et signalent. On est tellement sûr que Rachel meurt et donc qu'elle donne ce nom à son fils, alors que Jacob intervient pour le changer.

Au contraire, le mot *oni* n'est pas seulement lié au mot *'awen* auquel on a ajouté l'adjectif possessif "mon", mais il s'agit aussi du mot *on* auquel on a ajouté un adjectif possessif. En d'autres mots, lorsque l'adjectif possessif "mon" est attaché à *'awen*, le mot se transforme en *oni* et quand l'adjectif possessif est attaché à *on*, le mot devient également *oni*. Donc, *oni* peut être soit *'awen*, soit *'awen on*, et *on*, en hébreu, signifie force, vigueur, richesse, trésor. On parle de *oni*, par exemple, pour désigner le premier-né qui est la primeur (les prémices) de *l'oni* paternel, les prémices de la vigueur, de la force paternelle. *Oni* désigne aussi l'ensemble des richesses que quelqu'un a et qui le rendent heureux; il désigne le trésor que quelqu'un possède.

Ben-oni voudrait alors dire *filz de ma disgrâce, de mon deuil*, mais aussi, en même temps, *filz de la richesse, de ma vigueur, de ma force*, ce qui est ce que Jacob désire en appelant son fils *Ben-yamin*. Alors où est le problème de ce texte? Le problème est que le texte, au-delà de l'auteur, joue sur un double-sens, et que la nom que Rachel donne à son fils veut dans le même temps dire deux choses différentes. Cela implique quelque chose de décisif dans l'interprétation de la mort de Rachel, parce que la vérité de ce nom donne, de fait, le vrai sens de ce que signifie la vie, puisque Rachel meurt pour faire naître Benjamin, et indique cela par ce nom.

Rachel ne pouvait donc pas l'appeler directement *Ben-yamin* parce qu'il n'y a pas que de la richesse dans ce fils, mais aussi la mort. Elle l'appelle *Ben-oni*, mot ambigu, parce qu'il n'y a pas seulement la mort, mais il y a aussi la richesse. De fait, avec ce nom, Rachel donne à son fils un nom de bonheur, de joie. Un nom double qui, en même temps que le bonheur, porte aussi la mort, mais qui ouvre la réalité de ce fils au don de la vie. Rachel ne subit pas la volonté de Jacob, l'expropriation de Jacob qui semble arracher son souvenir de son fils, mais c'est elle-même qui, dans la duplicité du don, donne à son fils un nom qui est un nom de joie; c'est Rachel elle-même qui libère son fils de l'angoisse d'avoir été la cause de sa mort.

Il est douleur, mais aussi richesse, et même *ma richesse, filz de ma richesse*, car la vraie possession est renoncement, puisque quand la douleur devient don, alors, elle n'est plus ma douleur, ma disgrâce, mais devient ma joie, ma richesse. Rachel elle-même donne à son fils un nom qui porte chance, et que Jacob explicite ensuite, mais que Rachel avait déjà donné en donnant effectivement sa vie pour son fils. C'est comme si Rachel entrait dans le don qui est aussi pardon. Rachel pardonne son fils de sa mort, et transforme même sa mort en vie pour pouvoir libérer son fils de sa mort.

C'est la mère elle-même qui opère cette libération. C'est un renoncement total, radical, qui enlève au fils le poids d'une reconnaissance qui deviendrait insoutenable. Le fils pourra vivre libre, il pourra vivre sans le poids de devoir restituer à sa mère la vie qu'il lui a enlevée, car c'est sa mère elle-même qui donne à son fils une vie déjà libérée de la mort, c'est la mère elle-même qui renonce à la gratitude du fils. Rachel donne la vie à son fils, non seulement parce qu'elle accouche, mais aussi parce qu'elle lui donne une vie libérée du poids de la mort et de la gratitude.

C'est un don totalement gratuit, qui ne demande même pas à être reconnu comme un don. C'est un don accompli définitivement par le Seigneur Jésus, c'est le don de la vie que le Seigneur Jésus consume en entrant dans une mort que Lui-même assume librement, de façon à libérer les hommes du poids de cette mort, et à les ouvrir exclusivement et seulement à la possibilité de la vie. Rachel est la figure de Jésus qui transforme la mort en don de la vie, qui libère définitivement les hommes de la faute, en assumant Lui-même sa propre mort et en la transformant en don de la vie. Alors Jésus, qui mène à l'accomplissement la figure et la promesse de Rachel, est Celui qui peut vaincre définitivement la peur des hommes. Il libère les hommes de la peur car Il vainc définitivement la mort. La peur fait vivre seulement si on la traverse et si on la vainc, mais la victoire sur la peur n'existe pas s'il n'y a pas victoire sur la mort, et c'est cela que le Christ opère définitivement.

La vraie réponse à la peur est le *don de soi*. La vraie défaite de la mort, c'est-à-dire la vraie victoire sur la mort est le fait d'assumer la mort pour la transformer en don de la vie. Libérés de la faute, libérés de la mort, libérés de la peur, nous sommes appelés à devenir comme ce Fils de l'homme définitif qui est la véritable image de Dieu, qui est le Seigneur du créé et qui entre véritablement dans le sabbat, dans la célébration de Dieu et dans la louange.

L'homme qui accomplit son destin en accueillant la vie de Dieu et en vivant selon Dieu, l'homme qui obéit à la loi, qui vit la justice, qui reconnaît Dieu comme unique; l'homme qui s'ouvre au transcendant, qui s'ouvre à la vérité. L'homme qui ne reste pas enfermé sur lui-même, mais qui s'ouvre au don de l'autre, et au droit de l'autre; l'homme qui reconnaît la vie comme le grand don et le grand trésor à défendre.

L'homme à l'image de Dieu est celui qui reconnaît ne pas être à l'origine de lui-même, mais qui loue la véritable Origine, et entre dans la louange définitive de Dieu célébré comme l'unique Créateur, l'unique Seigneur, et l'unique Sauveur, parce qu'il est l'Unique qui peut définitivement vaincre la mort. Et si la vision de la mort, c'est

donner la vie, l'homme que nous sommes appelés à être est Jésus, qui accueille la vie du Père et fait de cette vie son don définitif pour tous. Il est Celui qui transforme la mort en don de la vie, et qui, par conséquent, entre dans la Résurrection, et ouvre la possibilité de la résurrection pour tous, pour tous ceux qui, accueillant cette vie, deviendront, comme Lui, capables de transformer la mort en don gratuit qui n'attend rien en retour. C'est cela l'homme que nous devons demander à être, que nous devons nous souhaiter devenir les uns les autres, que le Seigneur nous donne d'être: images de *cet* homme, image du Dieu Amour.

Via S. Giovanni, 283, 09127 CAGLIARI, CA